

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Temps mort

*Écrits du Canada français*, n° 74, Montréal, 1992, 196 p.

*Possibles*, vol. 16, n° 2, « What does Canada want? », Montréal, 1992, 200 p.

*Moebius*, n° 51, « Le suspense », Montréal, 1992, 200 p.

Diane-Monique Daviau

---

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38790ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Daviau, D.-M. (1992). Review of [Temps mort / *Écrits du Canada français*, n° 74, Montréal, 1992, 196 p. / *Possibles*, vol. 16, n° 2, « What does Canada want? », Montréal, 1992, 200 p. / *Moebius*, n° 51, « Le suspense », Montréal, 1992, 200 p.] *Lettres québécoises*, (68), 26–27.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



côté, je suis comme l'enfant qui s'ennuie au fond de l'auto, les deux pieds ballants, et qui réclame qu'on fasse une pause, qu'on joue au ballon, n'importe quoi, pourvu qu'il ne soit plus condamné à rester assis là, les pieds éternellement dans le vide, rien dans les mains, rien dans les poches...

Le deuxième texte, une fiction de Ben Crayon, porte un titre énigmatique, «Machalette», qui s'avère être un prénom de femme — personnage tout aussi énigmatique, mais combien étonnant, attachant !

Texte touchant, bizarre à souhait et qu'on pourrait quasiment décrire avec les mots du narrateur parlant de ces textes écrits par la petite Machalette : «Elle écrit des histoires où il n'y avait nulle action, nulle trame et nul acteur. Des histoires qu'on oubliait à mesure qu'on lisait, en dépit des efforts qu'on faisait. Une suite de sons, une musique monotone qui blessait le cœur à force de langueur, languide comme les drames de la vie de Machalette.» En lisant le texte de Ben Crayon, on se sent tout triste, tout pris par la lecture, on lit, on lit, et c'est comme si le texte s'effaçait à mesure qu'on le lit, comme s'il entraînait en nous et s'y perdait en nous envahissant. Comme s'il mourait en nous. Comme une vague. Beau texte, vraiment. À la fin, il est écrit : «Machalette pleura une fois pour toutes puis dit à sa mère : "Voilà, j'ai assez souffert."» Et on referme en pensant : voilà, c'était bien, juste assez, pas trop, la mesure était atteinte, donc le texte s'est terminé, et c'était parfait ainsi.

### Est-ce qu'on arrive bientôt?

Après, malheureusement, c'est encore une fois les arbres qui défilent. Ils se ressemblent beaucoup, beaucoup, beaucoup. Beaucoup trop. Ça s'intitule «Le suspense», ça regroupe une quinzaine de nouvelles, ç'aurait pu être palpitant, prenant, tenir en haleine, faire peur, distraire totalement de la grisaille (souvent *Mœbius* nous présente des numéros qu'on lit d'un trait), mais non, pas cette fois, cette fois fait se succéder des inspecteurs qui se ressemblent comme des jumeaux, des assassins et des victimes et de petites amies et des bureaux et des propos et un ton qu'on connaît par cœur pour les avoir lus, entendus, vus mille fois déjà. Et je tourne les pages en me demandant avec une déception de plus en plus grande et un ennui qui deviendra finalement mortel : quand est-ce que ça va finir ? («Est-ce qu'on arrive bientôt, là ?»), hurle l'enfant qui n'en peut plus, les deux pieds dans le creux de la vague, les yeux fixant le vide, tout abruti par l'incessant défilé des arbres.)

Quelques exceptions : la nouvelle d'Hélène Rioux, «Une rencontre musicale», qui prend un autre chemin, tout en douceur, et crée une ambiance qui va davantage du côté du mystère que de l'énigme policière; celle de Danielle Roger, «Programme double», qui installe un parallèle entre la vie et le cinéma (prenant, ce mouvement de va-et-vient entre la fiction et la réalité); la nouvelle «Les empreintes du vent», de Jean François Bacot; le texte de Nathalie Parent, «Poussière de mots», qui fait plutôt dans le poétique, un peu naïf, un peu convenu, mais qui a le mérite d'aborder le thème «Le suspense» (qui ne devait pas nécessairement s'avérer «policière») sous un angle différent.

Je ne peux pas non plus passer sous silence deux nouvelles qui m'ont particulièrement ennuyée et profondément agacée (à avoir envie de jeter le livre par la fenêtre) : d'abord «Au tapis» de Guy Lavigne, qui met en scène un macho qui vient de battre sa femme à mort. L'intention est peut-être bonne, je n'en sais rien (le dernier paragraphe est bien peu convaincant), ce que je sais, par contre, c'est que l'enfer est pavé

de bonnes intentions et que y en a vraiment ras le bol de ce thème à la mode qu'on retrouve un peu partout dans des œuvres de fiction qui, sous prétexte d'un message quelconque (qu'on ne peut parfois pas même deviner et qui pourrait bien ne pas exister), nous re-servent tous ces gestes et ces propos violents face aux femmes. Puis il y a aussi «L'enterrement de la police». Un texte atterrant. Consternant. Vraiment, c'est une chance que le ridicule ne tue pas. Mais de quelle maladie souffre-t-il donc, cet enfant, pour être incapable de construire un semblant de phrase sans déformer les mots d'une manière aussi ridicule ? Ou sommes-nous censés avoir affaire ici à des jeux de mots ? Mais ce narrateur débile ne sait même pas mettre quatre mots bout à bout... Et il ferait des jeux de mots ? Si ce sont des jeux de mots, ils sont vraiment à l'image de ce narrateur ridicule et de cette «nouvelle» qui ne tient pas debout. En voici quelques exemples : (salon funèbre, dans l'exorciste de leur fonction, polices montrées, le parlementaire (pour parlement), impressionniste (pour impressionnante), processus (pour procession), indigeste (pour indécent), faire interruption (pour irruption), adultère (pour adulte) et j'en passe parce que certaines constructions obligeraient à transcrire tout un paragraphe pour comprendre ce qu'il est censé y avoir de drôle là-dedans. Je le répète : heureusement que le ridicule ne tue pas, autrement...

Et vivement l'automne, et l'hiver, s'il le faut, qu'on oublie tout ça, l'été 1992 et le temps mort qui a suivi (et cette impression de vide, rien dans les mains, rien dans les poches) et qu'enfin s'étalent autour de nous des dizaines et des dizaines de livres nouveaux, originaux, dérangeants, essentiels...

## Rédactymots Enr.

Révision • Correction • Traduction



Manon Sergerie

(514) 354-9591